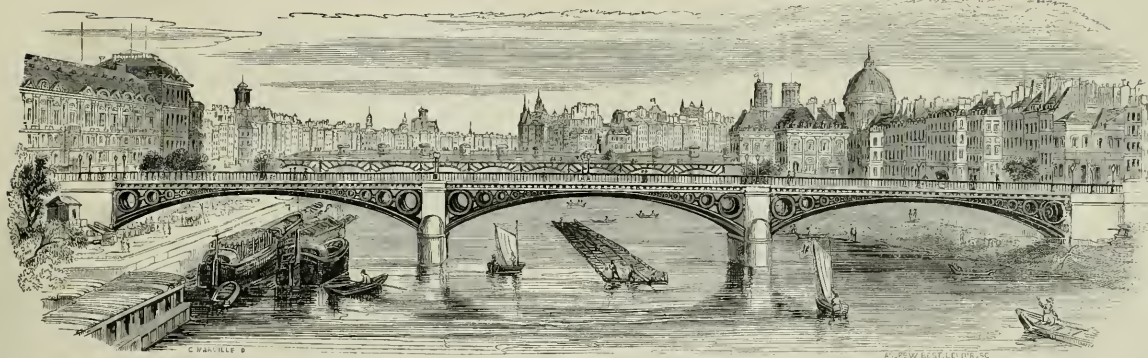


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 155. VOL. VI. — SAMEDI 15 SEPTEMBRE 1843.
Bureaux, rue Richelieu, 69.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Royer-Collard. Portrait. — Histoire de la Semaine. — Courrier de Paris. Régates de Cancalle, trois Gravures; Courses de tauraux à Mont-de-Marian, une Gravure. — Académie des sciences morales et politiques. Compte rendu des travaux du premier semestre de 1845. Portraits de Sismondi, de Sismondi, Kant et Portalis. — Grands Établissements industriels de la France. (n° 4.) Verterie de Choisy-le-Roi. Six Gravures. — Adjudication des chemins de fer du Nord. — Rosa et Gertrude. Roman, par M. R. Topffer. (Suite.) — Aventures anciennes et nouvelles d'un chasseur connu. Vingt-quatre Gravures. — Bibliothèque. — Annonces. — Monument construit à Munich pour les expositions artistiques et industrielles. Une Gravure. — Correspondance. — Rébus.

lesquien et M. Bequey, du comité qui dirigeait en France les affaires du parti royaliste au nom du comte de Provence, et qui servit d'intermédiaire à la curieuse correspondance échangée entre ce prince et le premier consul. Mais en 1804, il crut devoir se séparer de ses collègues. Las de voir ses avis méprisés, désespérant du succès d'une cause de plus en plus compromise, il renonça à la politique pour s'adonner exclusivement aux belles-lettres et à la philosophie.

Huit années se passèrent ainsi, sans que son nom frappât l'attention publique, mais ses travaux étaient venus à la connaissance d'un homme capable de les apprécier. Lorsqu'en 1811, M. de Fontanes fut chargé d'organiser l'Université, il choisit Royer-Collard pour doyen de la faculté des lettres de Paris et pour professeur de philosophie à l'école normale. Cette nomination avait causé un étonnement général, on ne tarda pas à la comprendre et à l'approuver.

A l'époque où Royer-Collard commença ses leçons, on n'enseignait en France que la philosophie de Gouffier; bonne ou mauvaise, ce n'est pas ici le lieu de la juger, elle avait acquis l'autorité d'un dogme. Elle enfonçait les philosophes dans le cercle d'une doctrine consacrée, elle suspendait jusqu'à un certain point cette recherche éternellement nécessaire, parce que son objet est inséparable des lois de la nature intellectuelle et morale, qui est la philosophie même.

C'est à M. Royer-Collard, écrivait M. Jouffroy en 1828, qu'appartient la gloire d'avoir rompu le charme qui retenait la science captive. Son mérite est de s'être réveillé le premier, d'avoir remis en vigueur l'esprit philosophique engourdi sous l'influence de la doctrine résistante, d'avoir rétabli les intelligences dans leur indépendance scientifique et de les avoir rappelées à l'étude négligée de la nature humaine. C'est un titre qu'on ne lui connaît guère à présent, celui-là s'étant

Royer-Collard.

Royer-Collard est mort le 4 septembre. — Orateur ou écrivain, philosophe ou homme d'État, Royer-Collard a exercé une si grande influence sur les idées, les hommes et les événements de son époque, qu'il faudrait, pour l'apprécier, une longue étude. Nous sentirions-nous la force de l'entreprendre, le temps nous manquerait. Que d'autres, plus capables que nous, se chargent de ce glorieux et intéressant travail, nous nous bornons à rappeler sommairement quelques faits et quelques dates.

Pierre-Paul Royer-Collard naquit à Sompuis, en Champagne, à peu de distance de Vitry-le-Français, le 21 juin 1765. Son père possédait des propriétés qu'il faisait valoir lui-même. Il donna à son fils une bonne éducation. D'abord il le destina au professorat. Royer-Collard avait commencé ses études à Chaumont, au collège des frères de la doctrine chrétienne, dont un de ses oncles était supérieur. Il les acheva à Saint-Omer dans un autre collège, où il enseigna pendant quelque temps les mathématiques. Mais il ne tarda pas à abandonner le professorat pour le barreau.

Royer-Collard était avocat à Paris lorsque éclata la révolution française. Dès les premiers jours, il en adopta les principes avec une certaine ardeur. Il obtint même un si grand succès oratoire dans la section de son quartier, que ses collègues le nommèrent président à l'unanimité. Ce premier honneur lui valut celui de faire partie de la commune de Paris; il en devint même le secrétaire adjoint.

Il n'exerça pas longtemps ces fonctions, son caractère autant que son éducation devait l'éloigner bientôt du parti révolutionnaire. Il n'aimait la liberté que par raison, et quand elle n'était pas menacée, il lui préférait presque le despotisme. Après avoir vainement essayé d'arrêter le torrent populaire qui menaçait de l'entraîner, il quitta Paris pour se retirer dans sa famille. Il y resta jusqu'en 1797, époque à laquelle le département de la Marne l'envoya au conseil des Cinq-Cents. Pendant sa retraite, les excès de la terreur lui avaient causé autant d'horreur que d'effroi. Devenu l'ennemi de cette révolution dont il avait puisé favorablement les premières victoires, il se lia avec les royalistes, et se proposa énergiquement contre le serment exigé des prêtres et en faveur du rappel des déportés. C'est dans un de ces discours que, faisant allusion au mot fameux de Danton, il s'écria : « Aux cris léroces de la démagogie invoquant l'audace et puis l'audace, et encore l'audace, vous répondrez enfin par ce cri consolateur : la justice et puis la justice, et encore la justice. » Le coup d'État du 18 fructidor détruisit les espérances du parti royaliste. Si Royer-Collard échappa à la proscription qui frappa quelques-uns de ses collègues, il vit son élection annulée par le Directoire triomphant.

Rentré ainsi forcément dans la vie privée, Royer-Collard continua à combattre la révolution. Il fit partie, conjointement avec le marquis de Clermont Gallierand, l'abbé de Mon-

perdu pour ainsi dire dans d'autres, plus modernes à la fois et plus éclatants. Mais il fut l'auteur de cette révolution, elle date de son enseignement. Que les doctrines qu'il professa soient vraies ou fausses, exactes ou erronées, il lui reste l'honneur d'avoir commencé ce mouvement de libre réflexion et d'indépendance philosophique; et disons-le, les plus belles découvertes ne valent pas un pareil service : car les résultats positifs ne sont que l'effet, c'est l'esprit philosophique qui est la cause; qu'il vive seulement, et les résultats ne manqueront point à la science... Non-seulement M. Royer-Collard a imprimé un nouveau mouvement à la philosophie, mais ce mouvement n'est pas épuisé d'une nouvelle école dogmatique, c'est un mouvement véritablement scientifique qui, sous les auspices d'une méthode qui ne prescrit rien, et qui professe que les recherches philosophiques n'ont pas de terme, aspire

à élever peu à peu, avec l'aide des siècles et de l'observation, une véritable science de l'espèce humaine. »

Royer-Collard ne professa que deux années; commença le 4 décembre 1811, son cours fut interrompu par la restauration de 1814. Il ne devait plus reparaitre dans cette chaire, où M. Cousin l'a remplacé. Bien que ses leçons aient laissé des traces si profondes dans la science, elles n'avaient pas été imprimées. M. Jouffroy les recueillit et les publia en 1828 seulement, à la suite de sa belle traduction des œuvres de Reid.

Avec la restauration commença, pour Royer-Collard, une nouvelle existence. Dans la première période de sa vie politique, il avait fini par attaquer la liberté dont il s'était d'abord proclamé le partisan. Dans la seconde, il devint un des plus redoutables adversaires du despotisme, auquel il prêta d'abord



(Royer-Collard, décédé le 4 septembre 1843.)



(Régates de Cancale. — Départ des bateaux pour les courses.)

veille sur sa fille, et avec quel zèle et quel amour ombrageux et attentif, ô Dieu!

A l'entendre, il n'y a place pour personne entre sa fille et lui; il s'est consulté son cœur et son gardien, oubliant trop que la vertu de Virginie rend toutes ses précautions superflues. Bref, hier, au foyer de la Comédie-Française, M. G... s'étant glissé entre les deux, sous prétexte d'un bouquet à offrir, Virginie lui appuya vigoureusement le talon sur le pied, et lui dit avec le plus beau sang-froid du monde: «d'en suis fâché, monsieur, mais je ne devais pas prévoir qu'il y eût là d'autre pied que le mien.»

De la rue Richelieu nous irons à Mont-de-Marsan par le chemin le plus court, bien qu'à la rigueur le *Courrier* pourrait se dispenser de vous y conduire. De quel pesant commentaire en effet voulez-vous donc que nous surchargions cette légère vignette? Elle parle à vos yeux et s'exprime avec plus d'agrément et d'exactitude



Coiffures de femmes de Cancale.

que nous ne saurions le faire. Cette arène ornée et pimpante, ces drapeaux déployés, cette foule qui s'entasse autour de l'enceinte, ces taureaux écharpés, ces hommes qui courent et s'élancent, ces acclamations enfin que vous imaginez sans peine, tout ce spectacle ne vous dit-il pas qu'il s'agit d'une de ces fêtes méridionales, au moyen desquelles toute une population témoigne à quelque illustre et auguste visiteur sa joie de le voir et son contentement d'en être vu. M. le duc de Nemours, passant en effet par Mont-de-Marsan, il y a une quinzaine de jours, a assisté à une course de taureaux, préparée par les soins des autorités de la ville. Nous disons course et non pas combat. En France nous savons si bien nous contenter de divertissements où le sang ne coule pas! Cependant, que ces exercices ne soient pas exempts de danger, qu'ils exigent des *courseurs* (ainsi s'appellent les douze Basques chargés de les lancer et de les exciter à la



Régates de Cancale. — Arrivée des bateaux pour le prix d'honneur.

course), qu'ils exigent, disons-nous, beaucoup de courage et de présence d'esprit, vous n'en douterez pas, après avoir vu, d'après ce croquis, à quel point le taureau est fibre, et fu-

rieux et menaçant, et comment nos écarteurs en sont réduits, pour toute arme offensive et défensive, uniquement à toute leur adresse et agilité.

Une autre fois nous vous entretiendrons de Cancale, qui aspire à devenir célèbre par ses régates, comme si son autre célébrité ne lui suffisait plus; nous courrons quelques bor-



(Courses de taureaux, à Mont-de-Marsan.)

dées le long de sa rade, et brûlerons en son honneur quelques grains de poudre et d'encens. Aujourd'hui, vous le voyez, la place est prise et occupée; et par qui, je vous prie, par la vue de Cancale lui-même et de son rocher. C'est un bénéfice tout clair et pour tout le monde.

Voilà donc ce qu'il y a en de plus nouveau et de plus original dans Paris, pendant cette singulière huitaine, après la fête de Saint-Cloud bien entendu : les courses de Mont-de-Mar-

san, les régates de Cancale, le carrousel de Rambouillet; enfin, pour achever de se distinguer tout à fait des autres, cette bienheureuse semaine n'a pas produit un seul vaudeville.

Cependant, et à défaut de nouveautés plus neuves, la foule se porte au théâtre de M. Bouton, et la foule en revient et s'y porte encore en poussant des *ah! des ah!* et tous les monosyllabes de la surprise et de l'admiration. Quoi de plus saisissant en effet et de plus vrai, et de mieux rendu que le ta-

bleau du *Déluge*, Poussin agrandi et complété, quelle tâche, quelle œuvre et quel travail! Il y a encore et principalement un double tableau de l'intérieur de l'église de Saint-Marc à Venise, vue prise à des heures différentes de la journée, et qui rappelle à la fois, par l'étendue de la perspective, la finesse des teintes, la hardiesse des lignes, par l'éclat du coloris et la majesté de l'ensemble, les créations si différentes des Palladio, des Canaletti et des Véronèse.

Académie des Sciences morales et politiques.

Compte rendu du 1^{er} semestre de 1845.

LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE. — CONCOURS ET SUJETS DE PRIX. — SIMONDE DE SISMONDI, PAR M. MIGNET. — DE LA DURÉE DES FAMILLES NOBLES EN FRANCE, PAR M. DE CHATEAUNEUF. — LE CONCORDAT DE 1801 : MM. PORTALIS, DUPIN, COUSIN ET GIRAUD. — ÉTAT ACTUEL DE L'INDUSTRIE EN ESPAGNE, PAR M. BLANQUI. — COMMUNICATIONS DIVERSES, PAR MM. DUFAU, MICHELET, BLANQUI ET GIRAUD.

Les cinq académies qui composent l'Institut de France sont toutes soumises à un même règlement, d'après lequel elles doivent, indépendamment de leurs réunions hebdomadaires,

convier une fois par an le public à une séance solennelle. C'est là que, par l'organe de leur président et du secrétaire perpétuel, elles présentent le tableau des travaux auxquels

elles se sont livrées pendant le cours de l'année qui vient de s'écouler. C'est là aussi qu'elles décrètent leurs couronnes aux heureux vainqueurs dans les concours qu'elles ont ou-



(Simonde de Sismondi.)



(Kant.)



(M. J. E.-M. Portalis.)

verts, et qu'elles proposent de nouveaux sujets de prix à l'émission du monde savant.

En 1845, des divers prix offerts par l'Académie des sciences morales et politiques dans les cinq sections, celle de phi-

losophie, celle de morale, celle de droit public et de législation, celle d'économie politique et de statistique, celle d'in-

la pièce à l'ouvreur, qui doit la terminer; et pour cela il réchauffe le col, lui donne l'évasement, découpe le bec avec des

ciseaux; enfin le grand gamin lui apporte une petite pièce massive de verre longue de dix centimètres environ au bout

de la cordeline, l'ouvreur fixe l'extrémité de ce petit bâton de verre sur l'extrémité du col opposée au bec, puis, coupant



(Vue de la cour principale de la Verrière de Choisy-le-Roy.)



(Verrière de Choisy-le-Roy. — Le peintre sur verre.)



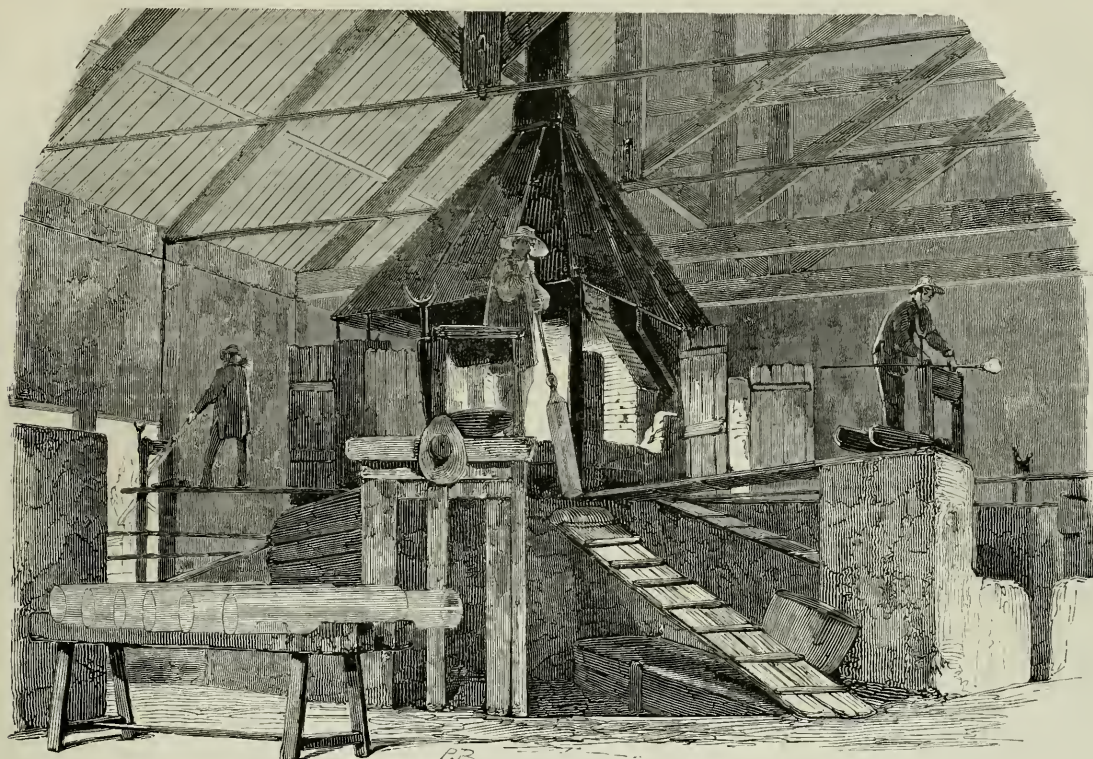
(Verrière de Choisy-le-Roy. — Le fabricant de creusets.)

avec des ciseaux l'autre extrémité de ce petit bâton près de la cordeline, il fixe cette autre extrémité sur le milieu du corps du vase, et l'anse se trouve ainsi formée; l'ouvreur lui donne

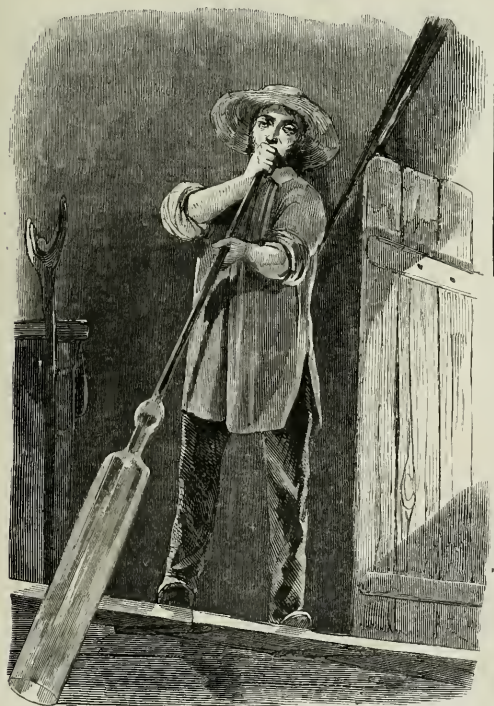
en suite la grâce en se servant de sa petite pincette. Quand l'ouvreur a terminé sa pièce, le petit gamin lui apporte la suivante qui a été amenée au même point que la précédente

par les souffleurs, de telle sorte que le temps de chacun se trouve toujours occupé, et le petit gamin porte à l'arche à cuire la pièce terminée; car, refroidie à l'air, elle ne tarderait

pas à se briser ; il faut un refroidissement lent pour que toutes les molécules puissent prendre leur retrait, et, pour cela, on met les pièces terminées dans un four qui est une gaine d'une dizaine de mètres, dans laquelle sont de petits chariots en fer ; l'extrémité de cette gaine où on met les pièces terminées est seule chauffée, de telle sorte qu'en tirant les cha-



(Vue intérieure de la Verrière de Choisy-le-Roy)



(Verrière de Choisy-le-Roy. — Verrier soufflant un manchon.)



(Verrière de Choisy-le-Roy. — Cristallier tournant une aiguë, etc.)

riots par l'autre extrémité, les pièces de cristal y arrivent à la température ordinaire.

Les ouvriers et souffleurs travaillent assis sur un banc

garni de deux bandes parallèles, sur lesquelles l'ouvrier pose sa came et la fait rouler de manière qu'en pressant avec ses outils sur la pièce mise ainsi en mouvement, elle est travaillée

comme sur un tour en l'air ; c'est cette opération qui est pleinement expliquée par la figure ci-contre.

Outre les pièces de cristal soufflées, dans lesquelles l'a-

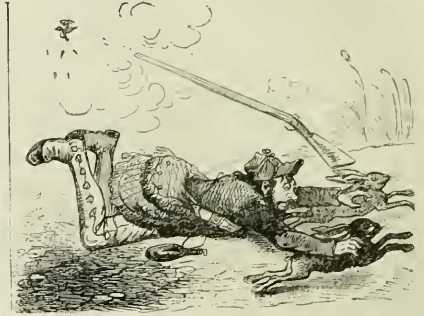
Aventures anciennes et nouvelles d'un chasseur connu.



Le fameux baron de Crac, en bécoté sur le bord d'un éang, tue trois canards sauvages et une bécasse d'un seul coup de fusil.



En retirant de l'eau la tête assée, le baron de Crac enlève une carpe que l'oiseau avait perforée de son bec.



Et so-tant de l'eau, le baron de Crac tombe les deux mains sur deux heures qui se sauvaient, et son fusil qui j'art tue une porrix.



Sorti de l'eau, le baron de Crac vide ses bottes et en retire une future. Ce qu'il y a de singulier dans l'aventure, c'est que le baron était entré dans l'eau avec des goûtes et qu'il s'en retire avec des bottes.



Pendant le baron de Crac, voulant attraper un canard sauvage, attache un gland à l'extrémité d'une corde nouée autour de son corps. Les canards avalent le gland l'un après l'autre, et au lieu d'un canard il en prend cent.



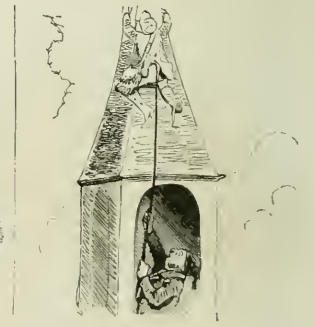
Le baron de Crac s'étoit réveillé en sursaut, les canards effarés s'envolent.



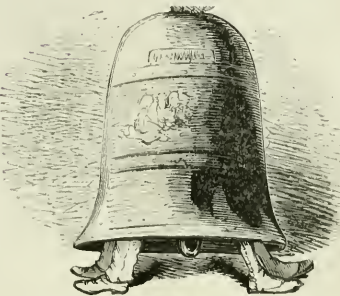
Et ils enlevèrent le baron de Crac à 50 337 mètres au-dessus du niveau de la mer.



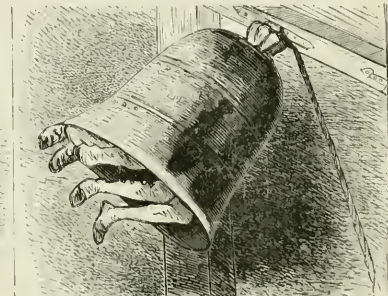
Houressement M. le baron de Crac, étant redescendu, rencontra en chemin le clocher de Chartres, et s'y cramponne.



Le sonneur, ayant remarqué la position critique de M. le baron de Crac, lui porte à l'aide d'un croc un secours efficace.



Mais pensa-t que M. le baron de Crac témoigne sa reconnaissance au sonneur par ses embrassements, la cloche s'abaisse sur eux, et ils se forcent de se cramponner au boyton.



Monsieur l'évêque ayant fait remonter la cloche, M. le baron de Crac et le sonneur sont fortement agités.



Si agités qu'ils lâchent prise et que, perçant la voûte, ils tombent mollement sur la tête des j'ides et effarés.



Après cette aventure, le baron de Crac, ayant gagné un port de mer, s'embarque pour le Kamtschatka.



Arrivé au Kamtschatka, le baron de Crac fait un tron dans la glace, et les renards bleus viennent s'y laver la queue.



Caché derrière le p le nord, le baron de Crac observe leurs mouvements; le thermomètre s'étant descendu à 116 degrés Réaumur au-dessous de zéro, l'eau gèle, et les renards bleus se trouvent pris par la queue.



M. le baron de Crac, ayant quitté son pôle nord, nargue les renards bleus.



Puis, tirant son couteau de chasse, il fait sur leur tête une incision cruciale.



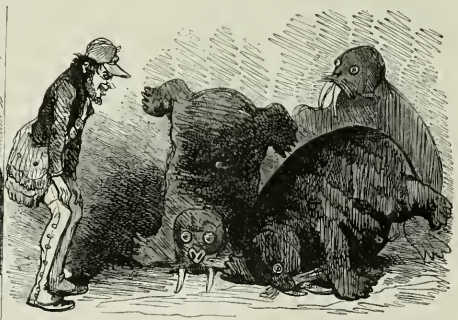
Et leur apolline de tels coups de fouet, qu'au risque de s'écorcher, ils s'échappent par l'ue sion cruciale, laissant leur penu à M. le baron de Crac.



Tandis que M. le baron de Crac recueille les peaux des renards bleus, il est surveillé de près par des morsés qui ont l'air d'en vouloir à la senne.



M. le baron de Crac, qui a bon nez, jette le contenu de sa tabatière dans le nez des morsés qui étrennent si fort,



Qu'ils finissent par se casser la tête sur la glace. M. le baron de Crac contempe ce spectacle avec une satisfaction qu'il ne cherche pas à dissimuler.



Grâce à ses ingénieux procédés, sa chasse au Kamtschatka est si productive que M. le baron de Crac revient en France avec un million 500,000 fr. en fourrures, et deux millions 721 fr. 17 c. 1/2 en huile de balneae qu'il a extraite de la graine des morsés.



Après tant de hauts faits, M. le baron de Crac se livre enfin au repos.



Puis il médite, en se promenant, de nouvelles chasses.

(La fin à un prochain numéro.)

Monument construit à Munich pour les expositions artistiques et industrielles.



Paris, Vienne, Berlin, Londres et une foule d'autres villes, dans lesquelles ont lieu, à des époques déterminées, les expositions des œuvres de l'art ou des produits de l'industrie, n'ont jusqu'à présent affecté à ces expositions que des édifices déjà existants en se bornant à les approprier momentanément à la nouvelle destination qui leur était donnée; seulement, lorsque la quantité et la nature des objets à exposer ont rendu nécessaires des constructions spéciales, ces constructions inutilement coûteuses n'ont eu qu'une durée éphémère exposée à tous les dangers que la nature provisoire des matériaux employés à leur élévation entraîne avec elle.

Le roi de Bavière, protecteur si éclairé des beaux-arts, a le premier compris l'importance et l'économie d'un monument stable et permanent, consacré aux expositions périodiques, de l'art et de l'industrie; il a inauguré ce monument, dans la ville de Munich, le 25 août dernier, double anniversaire de sa fête et de sa naissance.

Cet édifice, construit d'après les plans de l'architecte Zibland, inspecteur des bâtiments civils, forme un pendant à la Glyptothèque, musée élevé à la conservation des arts plastiques, et présente, vers la Koenigs platz, un portique d'ordre corinthien élevé sur un perron de 21 marches et flanqué de deux ailes décorées de pilastres supportés par un socle de la hauteur des marches.

Le fronton de ce portique est orné de sculptures exécutées sur les modèles de Schwanthaler; ces sculptures représentent la Bavière sur son trône, distribuant des couronnes à diverses figures personnifiant — d'un côté la sculpture, la fonte, l'art monétaire, et la numismatique, — de l'autre, l'architecture, la peinture historique, la peinture de genre, la céramique et la peinture sur verre; deux lions accroupis terminent les deux extrémités de ce fronton dont le sommet est couronné par un phénix renaissant de ses cendres.

Le bâtiment se compose d'un parallélogramme de 64 mètres de long sur 22 mètres de profondeur, non compris le portique; il contient un vestibule, sept salles de différentes grandeurs éclairées par le haut; deux autres salles éclairées par des croisées et destinées aux peintures sur verre, deux corridors de communication également éclairés par des croisées et dont les parois devront recevoir les dessins et autres objets de petite proportion.

Un étage souterrain est affecté au dépôt provisoire et au débarras des objets admis, ainsi qu'à l'habitation du concierge et des gardiens; le comble, couvert en métal, contient quelques dépendances destinées au personnel supplémentaire des expositions.

Les salles, dont la grandeur varie entre 8 et 11 mètres, sont revêtues d'un parquet en bois de chêne qui s'ouvre de manière à faciliter l'introduction directe des objets de grande dimension après leur débarras et leur ajustement dans l'étage souterrain; la décoration intérieure de ces salles est fort simple: au-dessus d'un lambris peint, comme les portes, en imitation de bois de noyer, les murs sont revêtus d'une teinte plate tirant sur le brun rouge ou le vert olive, partagée à une certaine hauteur par un bandeau supportant des pilastres dont

les intervalles sont encadrés d'ornements arabesques; les plafonds, décorés de caissons et de peintures, sont percés de lanternes donnant accès à un jour égal et brillant.

L'inauguration de ce monument a eu lieu par une exposition qui, pour son début, renferme 555 objets d'art dont 181 tableaux de tous genres, 100 statues, bustes et médailles, et le surplus consistant en peintures sur verre, dessins, aquarelles, lithographies, galvanographies et projets architectoniques.

La plus grande partie de ces œuvres a été fournie par les artistes les plus distingués de l'Allemagne dont nous citerons les noms par ordre alphabétique.

Ce sont :

Parmi les peintres d'histoire: Albrecht Adam, Geyer, professeur à Ansburg, Pierre Hess, G. Jagor, W. Kaulbach, W. Shadow, directeur de l'Académie de Dusseldorf, Schrandolp, A. Teichs de Brunswick, T. Weled, actuellement à Rome, C. Zimmermann, professeur à l'Académie de Munich, etc., etc.

Parmi les peintres de paysage: Eichenbach, L. Gurlitt, tous deux à Rome, Aimmiller, H. Heinlein, Morgenstern, Schirmer, professeur à l'Académie de Dusseldorf, etc., etc.

Et parmi les peintres de genre et de portraits :

G. Brulhart, J. Durek, Charles Hess, etc., etc.

Les artistes étrangers que l'on y remarque, sont : Kuno Baade, de Bergen, en Norvège; H. Hove, d'Amsterdam; de Keyser, J. Leys, F. Melzer, tous trois d'Anvers; J.-B. Maes, C. Marco, de Florence; Van S'chedel, de Hollande; Schiavoni, de Venise; Verboeckoven, de Bruxelles; Horner et Muller, de Bâle, etc., etc.

La sculpture est représentée par Brugger, Gasler, Habbig, Schaller, etc., de Munich, et par T. Wagner, de Stuttgart.

L'École française figure très-honorablement à cette exposition, qui renferme des tableaux signés par Aligny, Biard, Coignet, Garneray, Hostein, Jacquand, Le Poittevin, Mozin, Remond, Rubio, Schmetz, Henriquel Dupont, et Ziegler; celles de ces productions du talent de nos compatriotes qui attirent le plus l'attention paraissent être les paysages de MM. Coignet et Hostein; une marine de M. Garneray et un tableau de genre de M. Le Poittevin; l'Échelle de Jacob, par Ziegler; la mort de Jeanne Shore, par Biard, et surtout l'Interruptrice des Bohémiens, par Jacquand; on assure même que ce dernier tableau, ainsi que ceux de MM. Coignet et Le Poittevin, ont été acquis par le roi à des prix fort élevés.

C'est le directeur et le corps des professeurs de l'Académie de Munich, qui ont donné leurs soins au classement des ouvrages exposés, et le public leur doit, à ce sujet des remerciements mérités.

Une seule mesure a paru cependant peu libérale, c'est l'obligation imposée à chaque visiteur de payer un prix d'entrée de 12 kreutzer (environ 50 centimes); il faut espérer qu'un amateur des arts aussi éclairé que le roi de Bavière comprendra mieux que tout autre combien il importe aux artistes que le public leur entente soit admis sans rétribution à porter son jugement sur leurs œuvres.

Correspondance.

La personne qui a mis à la poste des numéros de l'Illustration à l'adresse de M. le colonel A. Koenig, à Alexandrie (Egypte), est priée de se faire connaître au directeur du journal. Ou à quelque chose d'important à lui communiquer.

A. M. T., à Gand. — Nous recueillons à ce sujet des avis bien divers; mais le vôtre, monsieur, est inique.

A. M. L., à Vior. — Il faut des occasions; à mesure qu'elles se présenteront, nous ne manquerons pas de les saisir. Le conseil est excellent.

A. M. L., à Donkeque. — Nous donnerons, dans le prochain numéro, la statue de Jean-Bart que vous venez d'inaugurer.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS

La pathologie est la science des signes des maladies.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur commissionnaire officiel de toutes les Bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; GASTINOT-DUROT, 22. — F. BRILLIARD et C^o, éditeurs de la Revue étrangère, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTINE et chez DEBROS, libraires. Chez V. HERBERT, à la NOUVELLE-ORLÉANS (États-Unis). A NEW-YORK, au Bureau du Courrier des États-Unis, et chez tous les agents de ce journal.

A MADRID, chez CASIMIR MONIER, Casa Fontana de Oro.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMÉ et C^o, rue Damiette, 2.